

I

À supposer...

1

À supposer qu'on me demande ici quel est le spectacle du monde qui serait capable de me plonger un temps dans une méditation calme et substantielle (non dénuée d'émotion, même, mais sans en exagérer le taux), je répondrais que c'est, dans un cours d'eau, un quelconque piquet de hasard planté dans le lit, et qui a retenu par sa seule présence ce qu'il était à sa portée de retenir : des herbes et brindilles, une ficelle, une phrase un peu développée, un lambeau de plastique transparent... sa façon à lui d'avoir effectué son exclusive retenue dans le lot des choses qui roulent leur présence minime.

À supposer qu'on me demande ici de chanter tout simplement les fleurs, en toute conscience que le gant d'avoir à peindre un bouquet in situ ou dans un vase est souvent relevé par les peintres mais peu par les poètes, je tenterais quant à moi devant l'exemple frais qui se trouve sur la table de mon double living (comme on dit dans les annonces du *Particulier*) de saluer la quasi même forme répétée onze fois, tandis que la couleur change cinq fois de corolle en corolle et que la fleur en général — l'iris serait la plus douée pour ce phénomène — est en même temps clôture sur son dedans et ouverture vers notre dehors, aussi vrai que la troisième anémone, au premier plan à compter de la droite, je lui en vois partiellement le recto d'un pétale et le verso du même sans que j'aie du tout besoin de changer l'orientation de mon regard.

À supposer qu'on me demande ici de parler de trois noms à coucher dehors (mais coucher dehors dans un jardin où l'on se laisse enfermer est un rêve des plus précieux) et couchés d'ailleurs ci-dessous-dedans en italiques, à savoir les mots *hydrangea*, *bellébore* et *meconopsis*, c'est sur le dos de celui du milieu que je prendrais ma tâche à pleines mains, à cause évidemment des quatre grains dont la tortue de La Fontaine aurait intérêt, selon le lièvre, à se purger pour le soulagement de sa folie, et n'ignorant pas que, quoi qu'on en rêve, la toxicité, sœur négative du pouvoir pharmaceutique, n'attaque pas plus la cornée, depuis le sein du vocable, que la stupéfaction et l'Himalaya ne passent par les seuls mots « pavot » et « opium » ou encore l'écoeurement d'un jardin bourgeois par un rang d'hortensias au pied d'un mur ombragé comme il y en avait un chez mes parents dans les années cinquante.

À supposer qu'on me demande ici (mais je me demande bien qui pourrait être ce *on*, autre qu'on-moi) de parler en même temps, c'est-à-dire dans la même phrase, de deux lieux du monde en région parisienne qui seraient considérés comme de parfaits antonymes, quoique partageant un caractère spécifique, je proposerais de m'arrêter sur deux lieux « scalaires », la rue des Degrés dans le II^e arrondissement de Paris, rue courte de quatre à cinq mètres sans aucun numéro ni fenêtre sur ses deux pignons latéraux, avec ses sept marches et ses cinq plaques (la cinquième est la plaque de secours) — dont l'une porte d'ailleurs une faute d'accent : Dégrés! — et les Cent-Marches de Versailles, rampe de l'ouest, dont j'ai suffisamment chanté le standing sculptural et quasi métaphysique pour y revenir trop longtemps, sauf à les mieux voir encore en contraste avec leur pauvre opposée qui, pourtant, émeut comme une petite fille aux allumettes.

À supposer qu'on me demande ici de me pencher le temps d'une phrase-paragraphe sur ce qu'est exactement (exactement ou non) un paravent, je me sentirais d'emblée contraint d'observer que le vent qu'il s'agit ici de contenir est surtout celui d'un regard et que le métier du paravent est moins de l'interdire, ce regard, un peu de la même façon que le parachute n'empêche pas la chute mais la dompte, que de le maîtriser, le filtrer, le fixer, et le fixer justement, comme certain miroir annexe les yeux de l'alouette, tant par la nécessaire instabilité de sa position — si une pichenette ou le faux mouvement toujours espéré le fait tomber, ne parlons pas du mistral! — que par le *jeté* sur son épaule d'une pièce de sous-vêtement de soie, féminin bien sûr, dans le genre quelque chose à bretelles.

À supposer qu'on me demande ici d'écrire quelques lignes sur une photographie me représentant occupé à fermer une armoire à glace que je sais réellement pleine de livres (quand les livres qu'on y aperçoit ne sont pas en elle mais dans le miroir), je crois que je pousserais devant moi quelques mots assez maîtrisés pour dire que cette image bleue et bois est très honnêtement caractéristique d'un moment, qui pourtant n'a pas été réellement, puisque aucun moment ne s'arrête, mais moment fictif de *débarrassement*, si le mot existait — et de débarrassement heureux — aujourd'hui que cette armoire est dans un dépôt-vente et les livres indisponibles au fond de gros cartons fournis et portés par les déménageurs, moment inscrit dans le sourire en brin d'herbe du sujet tourne-clef et tourne-page, moi, paraît-il.

Où est passée la nature ?

À supposer qu'on me demande ici de titrer pour moi-même une résille de paille de thym de Paca Sanchez qui se trouve sous mes yeux sur un mur, je passerais volontiers par une plaisanterie : *L'origine du monde, détail*, mais continuerais tout aussi futillement, c'est-à-dire aussi sérieusement, par une réflexion sur le végétal arrêté qui donne à celui-ci un statut, je ne dirais pas de brindille encore, mais véritablement de *poil de la nature*, sachant que le poil animal et humain n'est pas du végétal et pas tout à fait du carné non plus, tandis que le souci du filtrage, sensible dans beaucoup de ces travaux qui m'évoquent le tamis, ne rend pas les objets tout à fait étrangers à certaines fonctions des reins, par exemple, signe que le corps ne sait jamais véritablement s'absenter de la scène ou que le souci du collage comme technique avant que d'être genre ne peut pas ne pas rappeler le supplice de la teigne, comme nous appelions naguère les scratches naturels de la bardane dont les cheveux (pas que des filles) étaient les premiers ennemis, tandis qu'aujourd'hui, ces velcros, je les verrais bien jouer le rôle d'attaches, de fibules, d'agrafes pour une robe couleur de l'espace, odeur du corps et forme du temps, capable d'interdire que la machine physique de l'homme et de la femme puisse être amenée à montrer quelque chose, peu ou prou, de son nu.

À supposer qu'on me demande ici de composer sur le papier puis à l'ordinateur un texte comprenant pour finir au moins les onze mots que l'on m'impose (on, s'imaginant peut-être, non sans raison, que cela revêt une certaine complexité), je commencerai en déclarant que, si je réussis, je n'aurai pas pu le faire sans rendre cesdits mots indiscernables dans l'ensemble et dépourvus de tout rayonnement propre au milieu de ceux dont j'aurai moi-même assuré l'imposition, et dans le cas où j'aurais choisi de faire avancer mon texte en continu comme le fait le canot à moteur à hélice, je continuerai en saluant la naissance d'une phrase unique, claire comme le cristal autant qu'obscur, icône parfaite des sciences ou des vérités qui s'y regarderont comme dans un miroir, phrase dont la lecture, pourtant, exigera par force un désenchevêtrement de la syntaxe ici tout sauf élémentaire, faite de signes et d'intervalles, d'immutabilité comme de variation, sachant que rien n'aura été, de toute façon, sans la nécessité d'avoir croisé les doigts, aussi vrai que, comme ne le dit pas encore un certain proverbe, on ne fait pas d'ondelette sans brasser des vœux.

À supposer qu'on me demande ici de nommer d'un seul mot la chose qui, à la fois, représenterait, à mes yeux comme à mes papilles, la beauté comestible la plus désirable, mais aussi dans la même fournée à mon esprit le mot le plus réussi de la langue, je n'aurais pas à chercher très loin pour consentir aux effets de la salivation, bien conscient que je suis que cette dernière, on la dit aussi parfois « l'eau à la bouche », et que, par voie de conséquence, cette eau ne pourra pas ne pas être l'eau de mer, glorieusement olfactive en outre, pour la raison très simple que le mot de mon choix qui désigne la chose de mon goût en est superbement, délicieusement, infiniment gorgé(e) — de la même façon que le mot lui-même peut donner l'illusion fugitive de luire, à une voyelle près, de tous les feux de *l'être*, le théâtre de son côté n'en faisant pas moins, non sans resplendir de la douceur du thé et de la brillance de l'être — mot qu'il va bien me falloir dire à la fin de cet « à supposer... », en suppliant à genoux que pour ma table et mon palais on multiplie par treize à la douzaine son référent, j'ai nommé : l'huître.

Table

I	À supposer...	7
II	À supposer le théâtre	21
III	À supposer Marcel Proust (avec Cécile Riou)	25
IV	À supposer Jacques Roubaud	35
V	À supposer Julio Cortázar	43
VI	À supposer l'ouliPo 1 Rumination de l'essai oulipien	45
VII	À supposer l'ouliPo 2 Rumination des divergences	55
VIII	À supposer l'ouliPo 3 Rumination du potentiel	65
IX	À supposer <i>Un (certain) coup de dés...</i>	77
X	À supposer <i>Bouvard et Pécuchet</i>	79